

Johanna LITZ

Journal d'une vie brisée

*Edition Scripta*



Première Partie :

Ma vie avant la séparation

*Enfance – 2013*



Je me prénomme Johanna.

Je suis née en 1947, en pleine période d'après-guerre, la génération qu'on a appelée le « baby-boom » et puis les Trente Glorieuses, ces années fastes où le chômage n'existait pas, une époque où les gens se respectaient encore.

Issue d'une famille de classe ouvrière, j'ai grandi dans un petit village de Moselle, près de la frontière allemande. Chez nous, on parlait encore le patois mosellan, le « platt » !

De mon enfance, je n'ai que de rares souvenirs.

Je me rappelle les bons moments passés avec mon amie Elisabeth où nous parcourions les prairies. On chipait les fruits sur les arbres, on chantait à tue-tête, c'étaient nos instants de bonheur où l'on oubliait que, dans nos familles, nous n'étions pas toujours heureuses.

Mon père était un homme colérique et c'est maman qui en pâtissait le plus. Je ne peux même plus compter toutes les fois où elle était en pleurs.

Elle a tenté de se suicider à deux reprises. Une première fois avant ma naissance lorsqu'elle a su que mon père l'avait trompée, elle a voulu se jeter du haut d'une carrière. Mon frère, qui avait à cette époque quatre ans, a couru derrière elle en criant : « Maman ! ». Elle s'est ressaisie et n'a pas sauté. La deuxième fois, en avalant des

médicaments. C'est grâce à ma belle-sœur qui est venue à temps qu'elle a pu être sauvée. Je n'ose imaginer ce qu'elle a dû endurer, le mal-être qu'elle devait ressentir tout ce temps.

Je me revois chez ma grand-mère maternelle. Elle ne m'aimait pas car je chantais souvent ! Pourtant, je chantais juste et j'avais une belle voix ! Mais cela la dérangeait. De toute façon, c'était réciproque, je la trouvais méchante. Lorsqu'une chatte mettait bas, elle claquait ses petits contre le mur pour les tuer.

A l'époque, les paysans étaient très durs.

Mes grands-parents possédaient des vaches, des cochons, même un cheval. Tous les matins, très tôt, maman allait vendre du lait frais lorsqu'elle vivait chez eux. Maman travaillait dur car c'était elle qui faisait les tâches les plus ingrates et les plus ardues. Sa sœur avait droit à la couture, elle ne se salissait pas les mains ! Beaucoup plus tard, j'ai appris par maman que ma grand-mère faisait des différences entre ses enfants. C'est pour cela aussi qu'elle préférait les enfants de ma tante qu'elle gâtait beaucoup.

Un jour, je lui ai demandé des bonbons qu'elle m'a refusé car ils étaient pour ma cousine ! Je ne me souviens plus exactement de l'âge mais j'ai eu la rougeole chez elle. Elle nous avait renvoyées, maman et moi, alors que j'avais

près de quarante degrés de fièvre, pour ne pas contaminer ma cousine qui allait venir !

Maman a beaucoup souffert de cette différence mais a toujours été une fille aimante envers sa mère.

A quinze ans, j'ai commencé à faire des crises de spasmophilie et de tétanie. A l'époque, on ne connaissait pas bien cette maladie. On m'a soignée pour des crises d'épilepsie. Je fus hospitalisée à Strasbourg où ma maladie a enfin été diagnostiquée.

A dix-sept ans, après deux années de commerce, j'ai trouvé du travail chez Renault dans les bureaux. Les crises, très fréquentes, jusqu'à tomber, étaient de plus en plus gênantes. Ma honte était telle que je refusais de sortir avec des amies qui me proposaient d'aller au bal le samedi soir. Mon émotivité très forte déclenchait ces crises.

J'avais du succès auprès des hommes. On me disait jolie. Evidemment le maquillage des yeux me rendait belle mais, au naturel, je ne m'aimais pas. Je me trouvais toujours des défauts.

Le premier garçon que j'ai connu, qui venait fréquemment au travail, m'a attirée par sa beauté : grand, cheveux noirs, yeux bleus. Par la suite, il s'est trouvé que je connaissais sa sœur, nous étions dans la même classe. Lorsqu'il m'a invitée à sortir avec lui, j'étais fière et heureuse. On se tenait par la main.

Seulement voilà, les caresses plus audacieuses me tétanisaient. Je refusais d'être touchée.

Quelques mois plus tard, sa mère est venue rendre visite à mes parents. Elle ne comprenait pas mon attitude vis-à-vis de son fils. Puisque je l'aimais, pourquoi être si froide, voire glaciale ?

Je ne pouvais pas, c'était plus fort que moi. Il m'a quittée pour une femme plus accessible. J'étais malheureuse.

A vingt ans, j'ai rencontré Louis lors de mon trajet pour aller travailler. Les hommes me faisaient toujours aussi peur, mais, en même temps, ils m'attiraient.

Je rêvais du prince charmant. J'ai toujours été une jeune fille naïve et cette naïveté m'a poursuivie toute ma vie.

Louis ne me plaisait pas physiquement, mais il avait du charme et surtout du baratin ! Je l'ai éconduit plusieurs fois, mais il était tenace. J'ai fini par céder et j'ai commencé à le fréquenter.

Parlant souvent à propos de garçons, il voulait savoir si j'avais déjà eu une relation sérieuse avec un homme. Bref, il voulait savoir si j'étais vierge : je l'étais ! C'est à ce moment-là que j'aurais dû prendre la fuite, mais j'étais si naïve.



Plus tard, j'ai essayé de me soumettre à ses caresses. Je faisais des efforts. Il était obnubilé par la virginité.

Quelques mois sont passés, Louis me parlait de fiançailles, mais avant tout, il voulait une certitude quant à ma pureté. J'ai fini par céder et nous sommes allés à l'hôtel. J'avais très peur, j'ai accepté pour le rassurer.

Je n'oublierais jamais cette première fois. Louis n'arrivait pas à me pénétrer. Il m'a dépucelée avec les doigts. Je ne savais même pas que c'était possible ainsi. C'était atroce, j'avais très mal et je saignais. Il m'a remerciée. Pour lui, c'était très important.

C'est plus tard que le cauchemar a commencé.

A cette époque, Louis allait à l'École normale en Marne où il était devenu professeur technique. J'ai reçu une lettre de sa part dans laquelle il me disait qu'après avoir réfléchi, il pensait que j'avais peut-être eu mes règles et que ce n'était pas une preuve de ma virginité.

J'étais stupéfaite, j'ai alors compris qu'il était malade.

Sachant que j'allais avoir mes règles quelques jours après, il est venu me voir depuis la Marne chez mes parents pour contrôler si c'était le cas ! Il m'a soutenu que j'avais pu emprunter une bande hygiénique à une amie.

J'étais profondément dégoûtée et, avec tous ces chocs, mes crises de tétanie se multipliaient.

Mes parents, choqués également, me conseillaient de le quitter, me disant que c'était un fou. J'étais perdue. Comment faire ?

A chaque fois que je voulais le quitter, il s'agenouillait, pleurait, me faisait du chantage et m'expliquait qu'aucun homme ne voudrait de moi vu que j'étais déflorée. Je l'ai cru et n'ai pas osé tout arrêter.

Nous avons fêté nos fiançailles.

Le cauchemar continuait. Il m'emmenait à l'église, me faisant jurer devant Dieu, sur la Bible, que j'étais sa vierge. C'était devenu un enfer. Un jour, ses parents sont venus avec lui pour que je les accompagne chez le premier garçon que j'avais fréquenté. J'ai accepté car je n'avais rien à me reprocher. Ils m'ordonnèrent de rester dans la voiture. Louis a attrapé mon ex à la gorge en lui demandant si nous avions eu des relations sexuelles ensemble. Ce dernier a répondu la vérité et dit qu'il y avait peu de filles comme moi. J'étais terriblement gênée dans la voiture. Je pleurais. Au retour, Louis m'a remerciée de lui avoir fait un immense cadeau. Hélas, cela ne durait jamais longtemps. Ses doutes revenaient le perturber et il recommençait.

J'ai fini par l'épouser le 14 août 1971.

La mariée devrait se souvenir de ce jour inoubliable. Mais pas moi.

J'ai du mal à m'en rappeler. Je sais que Louis avait formellement interdit à maman de pleurer et que ma robe devait être entièrement blanche car la moindre couleur aurait signifié que je n'étais pas pure à ses yeux.

A part cela, je n'arrive pas à avoir d'autres souvenirs. Ma mémoire a tout effacé.

Avec le recul, je me dis que l'on ne devrait jamais s'unir s'il n'y a pas d'amour. C'était le cas pour ma part. Lui m'aimait, mal, d'un amour destructeur et possessif.

Un an après notre mariage, je suis tombée enceinte de notre fils Alex.

Mon accouchement a été une épreuve de plus dans ma vie. Trois semaines après avoir accouché, j'ai eu de fortes douleurs dans le bas ventre. Mon mari a réagi très vite, téléphonant à l'hôpital qui nous demandait de venir immédiatement. Après consultation gynécologique, il s'est avéré que le placenta n'était pas sorti entièrement. Je faisais un début de septicémie. On m'a gardée à l'hôpital. Je recevais tous les jours des piqûres au niveau du ventre et ai subi un curetage. Pendant ce temps-là, mon fils dépérissait vu que je l'allaitais. Il a aussi été hospitalisé, mon lait le rendait malade. Mais heureusement, tout est rentré dans l'ordre.

A sa naissance, Alex avait de l'ictère. Il n'était pas très beau. Lorsque la famille venait le voir, c'étaient des exclamations : oh, quel bel enfant ! Je pensais : ce sont tous des hypocrites !

A l'âge de six mois, changement radical. Il était devenu un véritable poupon avec ses beaux yeux bleus. Lorsque je le promenais dans sa poussette, les gens s'arrêtaient pour l'admirer. J'étais très fière !

On lui donnait une sucette la nuit. Ce n'était pas de tout repos. Il la perdait, pleurait, hurlait alors, à tour de rôle, nous nous levions pour la lui donner. Le matin, c'était dur de se lever, surtout pour mon mari qui allait à son travail. Je l'ai allaité, puis je suis passée au biberon. Le sevrage était plus difficile car il n'acceptait pas facilement les aliments.

A l'âge de sept ans, il se plaignait de douleurs au niveau du cœur. Le cardiologue nous a précisé qu'il n'avait rien de ce côté, mais nous a orienté vers un psychologue. A ce moment-là, nous n'avions pas compris qu'il avait des problèmes. A l'école, sa maitresse nous disait qu'il ne participait pas et restait toujours à l'écart des autres enfants. Nous pensions qu'il était juste timide. C'est seulement plusieurs années après que nous avons compris qu'il était malade psychologiquement.

A seize ans, nous lui avons proposé de passer le BAFA afin qu'il rencontre d'autres jeunes de son âge. Il a

fait la démarche. Malheureusement, il était tombé amoureux d'une jeune fille mais ce n'était pas réciproque. Il s'est sauvé du centre de formation et nous sommes allés le récupérer.

A vingt-deux ans, il a fait son service militaire. Dans ses lettres, nous constatons qu'il n'était pas dans son élément, cela ne lui plaisait guère. A la fin de son service, il allait de plus en plus mal dans sa tête.

Trois ans après Alex, je donnais naissance à notre fille Marie.

Cette fois-ci, encore, tout ne se déroulait pas comme prévu. Trois semaines avant d'accoucher, en plein milieu de la nuit, j'ai fait une hémorragie. Je me suis mise à trembler, à claquer des dents. Louis a encore vite réagi. Le Samu est venu me chercher. On m'a mis un appareil sur le ventre pour savoir si le bébé vivait.

Après plusieurs examens, le diagnostic était posé : le placenta venait avant le bébé.

On m'a emmenée en salle d'opération pour une césarienne, mais notre fille était si pressée de sortir qu'elle est venue au monde naturellement sans opération.

Marie était un beau bébé.

Je n'ai pas pu l'allaiter car je n'avais pas assez de lait. Mais, avec un tire-lait, j'ai pu tout de même lui donner du lait maternel au biberon.

Jusqu'à trois ans, c'était une enfant adorable. On l'entendait rarement pleurer et elle était de plus en plus jolie.

A partir de cinq ans, elle devenait plus difficile. Nous étions souvent en conflit. C'étaient les débuts de son caractère rebelle.

Elle passait des vacances chez mes parents, avec son frère. Mon père les emmenait à la pêche. Une belle époque. Que de fêtes passées chez eux, des moments inoubliables !

A neuf ans, Marie était déjà attirée par les garçons.

Vers onze ou douze ans, elle a commencé à fumer en cachette et faisait très fréquemment bleu avec son amie Valérie. Nous la punissions mais elle trouvait toujours un moyen de se venger et elle recommençait à manquer l'école.

Quand le téléphone sonnait, j'étais stressée, angoissée. Je savais déjà qu'on m'avertissait de son absence et mes problèmes d'intestins s'aggravaient au fil des jours.

Un soir, elle n'est pas rentrée, nous avons la peur au ventre. Au petit matin, la gendarmerie nous a appelés. Marie et son amie déambulaient dans la rue. Mon mari est parti les chercher. Elles n'étaient pas fières d'elles.

Mais, cela n'a pas suffi. Les bêtises ont continué et, au fil du temps, cela s'est encore accentué.

Mes problèmes de santé s'accumulaient au fil des ans. Je suis colopathe, mais, le pire, ce sont ces migraines atroces qui me dévoraient le cerveau et me clouaient au lit dans le noir. Je souffrais énormément. A l'époque, on me traitait avec du *Gynergène* caféiné. Cela me calmait les douleurs. Mais, à force d'en prendre, je suis devenue dépendante.

Les crises étaient journalières, c'était atroce.

Bien souvent, j'ai pensé au suicide, mais je n'avais même plus la force d'en finir, j'étais une loque.

Un neurologue m'a fait faire un sevrage à domicile, avec du *Laroxyl*, ce qui m'a fait arrêter le *Gynergène*. C'est à cette époque que les *Triptans* ont fait leur apparition. J'ai donc commencé à les prendre.

J'avais du mal à tout gérer. J'étais souvent alitée et je supportais difficilement mes enfants.

Quant à mon mari, il était d'une jalousie malade. J'avais donc peur de parler avec un homme, de faire rentrer un de ses collègues qui passait le voir. J'avais toujours un sentiment de culpabilité sans rien faire de mal. Louis piquait des crises très souvent, me soupçonnait de le tromper. C'était insupportable.

J'ai versé beaucoup de larmes.

Et, jour après jour, je suis rentrée dans ma coquille (je suis du signe du poisson).

Je me suis détachée de lui. Au lit, j'acceptais l'acte sexuel pour lui faire plaisir mais je ne participais pas. Par la suite, je ne voulais plus de ses caresses, peu à peu le dégoût s'est emparé de moi. Après l'acte sexuel, je refusais tout contact physique. A la suite de son opération du dos pour rétrécissement du canal lombaire, nous avons fini par faire chambre à part. Cela me convenait tout à fait.

Je ne voudrais pas complètement noircir mon mari. Il avait des qualités. Il ne supportait pas de me voir malade et, pour tenter de me soulager, nous avons consulté de nombreux spécialistes : magnétiseurs, acuponcteurs, homéopathes... Cela nous a coûté beaucoup d'argent pour, au final, aucun résultat.

Je n'ai pas pu travailler.

J'ai tout de même essayé pendant une année avec mon mari. A l'époque, il n'enseignait plus et avait un travail de documentaliste. Cet emploi me plaisait bien mais j'allais souvent à l'infirmerie où je devais m'allonger après avoir pris mon médicament pour la migraine. Heureusement, le proviseur était conciliant.

Cette année passée au CDI avec mon mari s'est plutôt bien déroulée. Il pouvait être gentil et attentionné, mais très vite son mauvais caractère reprenait le dessus.



Ses insultes, ses propos vulgaires me dégoûtaient de plus en plus, ainsi que son machisme.

Si j'avais pu continuer à travailler, je me serais probablement séparée de lui.

Hélas, ces migraines me pourrissaient la vie. J'en faisais trois à quatre par semaine. Je perdais mes forces.

J'ai passé quarante ans à en souffrir et les trois quarts de ma vie alitée.

A l'âge de soixante et un ans, brusquement, elles ont disparu. Plus de monstre dans ma tête, quel soulagement !

Louis ne m'a jamais frappée. Mais, il y a d'autres formes de maltraitance, notamment psychologique. C'était dur à supporter. Nous avons eu quelques moments de bonheur mais ce sont les mauvais moments qui sont restés gravés dans ma mémoire.

Je suis tombée enceinte une troisième fois.

Mon mari n'a pas voulu que je garde ce bébé car je prenais treize médicaments par jour tous contre-indiqués en cas de grossesse. Nous avons pris la décision ensemble et j'ai avorté. Parfois, j'y pense et me dis que j'ai tué une vie. Mais qu'aurions-nous fait s'il avait été handicapé ?

Nos enfants grandissaient. Alex avait des problèmes à l'école. Il se mettait à l'écart des autres. Nous

le pensions timide. Un psychiatre, des années plus tard, déclara qu'il était asocial, schizoïde.

Des mots qui font peur !

Nous avons passé des années difficiles.

Alex est devenu chauffeur de poids lourds et évitait tout contact avec ses collègues de travail. A la maison, c'était invivable. J'avais peur de recevoir mes amies car il ne manquait pas de leur faire des réflexions vulgaires.

Nous lui avons suggéré de prendre un appartement en location, ce qu'il a fini par faire. C'était mieux pour tous.

Mon fils est toujours suivi par un psychiatre. Il prend un traitement mais, malgré cela, il n'est jamais bien. Il ne travaille plus et touche un petit salaire d'handicapé.

Après avoir fréquenté une fille, celle-ci est tombée enceinte. Un petit garçon est né, mais leur relation a pris fin. Notre petit-fils, Chris, vit chez sa mère et ses autres grands-parents. Lorsque j'écris ces lignes, il a cinq ans. C'est un beau garçon, qui a aussi des problèmes. A l'école, il manque de concentration et est en retard par rapport aux autres enfants. Sa mère est « attardée ». Chris est un enfant intelligent. Il n'a pas été aidé, ni motivé par son entourage proche. Le grand-père est alcoolique et la grand-mère, épileptique. Il y a un vrai manque d'hygiène chez eux.

Alex passe un weekend chez eux tous les quinze jours, mais cela a engendré des conflits.

La situation était pénible. Alex a ensuite déménagé et est venu habiter près de chez nous Désormais, c'est lui qui reçoit son fils tous les quinze jours. Nous voyons donc notre petit-fils par la même occasion.

Quant à Marie, à l'âge de quatorze ans, elle nous donnait du fil à retordre. Elle a commencé à traîner avec des garçons peu fréquentables.

Un jour, en trouvant son journal intime, j'ai découvert qu'elle fumait des joints. J'étais atterrée ! Le ciel me tombait sur la tête ! Mon mari lui a infligé une bonne correction. Elle ne cessait de dire : « Vas-y frappe-moi ! ». Elle ne pleurait pas devant nous, mais dans sa chambre, seule.

Marie a toujours eu des problèmes avec les hommes qu'elle fréquentait. Elle m'a avoué, bien plus tard, être attirée plutôt par les hommes d'âge mur.

A quinze ans, Marie a rencontré Alain et s'est donnée à lui.

Il l'a ensuite quittée. Par dépit, ma fille a avalé des cachets. Fort heureusement, elle s'en est bien sortie, sans hospitalisation. Je suis restée auprès d'elle jusqu'à son réveil.

A dix-sept ans, Marie est partie avec son copain Denis. Nous n'étions pas au courant et l'avons cherchée partout. Mon mari a donné une photo d'elle à la police. Après des « recherches », on nous a prévenus qu'elle était à Orange dans le Sud avec ce garçon. Nous avons fait les six cents kilomètres pour aller les chercher.

Je n'oublierais jamais son regard lorsque nous nous sommes revues : froid et dur.

Ils avaient passé trois semaines à faire du stop pour finir en Espagne. Marie était amaigrie, sale. Leur hygiène s'était limitée à des bains de mer. Ils ont fini par se quitter quelques années plus tard.

Avec mon mari, nous étions toujours très angoissés à son sujet.

Cette angoisse ne m'a plus jamais quittée.

Marie n'a pas fait d'études. Elle a commencé à travailler dans une usine qui fabriquait des pare-brise pour voitures. Elle faisait des postes de matin, après-midi et nuit. C'était dur pour une fille. Mais, elle avait un travail.

Au cours de notre vie de couple, nous avons déménagé à trois reprises pour, finalement, faire construire une maison à l'orée d'une forêt.

J'aime la nature. Elle me ressource. A l'âge de quarante ans, je pratiquais la marche rapide et du vélo lorsque la santé me le permettait.

Louis travaillait beaucoup pour arranger la maison, les extérieurs.

Plus tard, nous avons pu nous permettre d'acheter un appartement dans le Sud-Est. J'y accompagnais Louis de temps en temps, puis j'ai décidé de rester chez nous pour m'occuper de notre chatte.

Au final, cette séparation me faisait du bien. Je me sentais plus libre, moins étouffée. J'étais d'ailleurs étonnée qu'il me laisse seule compte tenu de sa jalousie. Mais cet arrangement nous convenait à tous les deux.

J'ai découvert par la suite qu'il avait une liaison là-bas. J'ai accepté sa tromperie me sentant un peu responsable. Il rentrait souvent avec de l'argent qu'il disait avoir gagné aux courses. Il aimait miser sur des chevaux. C'était un joueur qui ne prenait jamais de gros risques de peur de perdre.

Ensuite, il m'a avoué que cet argent venait de la personne qu'il fréquentait. Elle lui proposait de l'argent contre une partie de sexe. Ce qui arrangeait bien mon mari qui aimait l'argent.

Pour moi, ce fut un choc !

Je le traitais de pourri, de gigolo. C'est à compter de ce moment que j'ai ressenti pour lui un profond dégoût.

J'ai pardonné à Monique, l'autre femme. Elle était seule, n'avait pas de vie et s'est occupée de sa mère jusqu'à son décès. Elle me faisait de la peine.

Je ne pouvais pas pardonner à mon mari le fait qu'il accepte son argent. Elle n'avait pas de gros moyens. D'ailleurs, cela la rendait inintéressante aux yeux de Louis. Il n'arrêtait pas de la critiquer, me disant qu'elle était laide. J'étais écœurée.

J'ai fait par la suite une grave dépression. On m'a hospitalisée une semaine et prescrit un antidépresseur que j'ai pris pendant deux ans.

Un jour, mes migraines se sont amplifiées. Je n'arrivais plus à me nourrir, je souffrais terriblement.

Après de nouvelles hospitalisations, on a découvert que j'avais un *Helicobacter a pilori* dans l'estomac. Une bactérie qui, non soignée, conduit à l'ulcère. J'ai reçu un traitement qui m'a ouvert l'appétit et j'ai pu me nourrir à nouveau.

Il fallait que je prenne du poids. Je ne pesais plus que quarante-huit kilos pour un mètre soixante-quatre.

Notre fille a rencontré Pietro, un italien de Milan qui était en déplacement dans son usine. Elle en était amoureuse et pensait avoir trouvé l'homme de sa vie... que d'éloges à son égard. Il a quitté l'Italie pour venir s'installer chez elle, dans un appartement qu'elle louait.

Bien des années plus tard, nous avons appris qu'il s'était sauvé d'Italie car ses amis avaient été arrêtés pour détention de drogue, mais ceci est une autre histoire !

Nous étions ravis de la voir heureuse.

Mais, tout s'est vite dégradé. A chaque visite, après avoir bu pas mal d'alcool, cela finissait toujours en dispute, en cris. C'était terrible !

Au vu de mon état de santé et de mon état de fatigue, je trouvais notre maison trop grande à entretenir. Nous avons décidé avec Louis, d'un commun accord, de la partager en deux parties par un mur de séparation.

D'importants travaux ont été effectués par mon mari et un de nos voisins qui était un ami. Comme la maison était partagée en deux, Marie et Pietro habitèrent l'autre partie, juste à côté. Quant à la partie que nous occupions, l'idée était qu'elle serait à notre fils après notre décès.

Pietro a ensuite décidé de faire construire une extension à notre maison.

Marie et moi n'étions pas d'accord, mais Louis adhérait au projet d'extension de Pietro, qu'il estimait beaucoup car c'était un travailleur.

La construction s'est donc faite.

Pendant les mois de travaux, j'allais souvent chez maman.

Mon père était décédé de la maladie d'Alzheimer.

Maman était devenue impotente après avoir subi des opérations du genou et de la hanche. Elle avait des aides à domicile mais me réclamait toujours.

Nous étions très complices, mais je ne pouvais plus me confier. Son cerveau ne captait plus tout. Cela me manquait énormément.

Une fois par mois, j'allais chez elle et y restais une quinzaine de jours. Louis m'y emmenait car je n'ai pas le permis de conduire. Mon émotivité, mes douleurs qui me clouaient au lit, m'ont empêchée de le passer.

Maman était si heureuse de me voir. A chaque fois, elle disait : « Il y a un ange dans la maison ! ». Elle témoignait aussi de la reconnaissance envers Louis car celui-ci était toujours d'accord pour aller la voir. Il savait qu'elle avait besoin de moi.

Mon mari l'aimait pour sa gentillesse, sa générosité. Mes parents nous ont souvent aidés financièrement. Je remercie Louis pour tous ces kilomètres parcourus et son amour à l'égard de mes parents.

Chez maman, je profitais de l'occasion pour inviter Elisabeth et Momo. Elisabeth est une amie d'enfance, encore très chère à mon cœur. Momo est un petit cousin



par alliance qui amenait la bonne humeur en nous faisant beaucoup rire.

Maman était si heureuse d'avoir de la compagnie. C'était ensuite dur quand je repartais chez moi. La solitude est difficile quand on est âgé. Ce qui me réconfortait c'était de savoir que ses précieuses aides à domicile s'occupaient bien d'elle et lui préparaient ses repas. Une infirmière venait lui faire sa toilette tous les jours. Je les remercie toutes du fond du cœur pour toutes ces années qu'elles ont consacrées à maman.

Après avoir été très souvent hospitalisée pour insuffisance respiratoire et œdème, maman y retourna en décembre 2012 pour ne plus en sortir.

Elle est décédée en janvier 2013. J'étais auprès d'elle.

Elle n'a pas quitté ce monde seule.

Mon frère, Renaud, qui allait la visiter tous les jours, se retrouvait seul, sa femme étant partie il y a de nombreuses années, à quarante-neuf, ans suite à un cancer. Cela allait être dur pour lui. Son seul réconfort serait sa chienne qu'il affectionne énormément et qui lui donne tant d'amour. Ils sont très complices tous les deux.

Toujours au cours de cette période de travaux, nous avons découvert que Pietro se droguait ainsi que notre fille. Des drogues dures : cocaïne et héroïne. Le jour de

cette découverte, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête ! Pendant des années nous n'avions rien remarqué.

Pourtant, je voyais bien que ma fille avait de plus en plus de mal à se lever. On se réveillait à tour de rôle pour la sortir du lit à quatre heures du matin pour qu'elle aille travailler. Nous pensions qu'elle accumulait la fatigue du travail posté.

Après la découverte de maltraitances de Pietro envers notre fille, nous l'avons chassé. Il est donc parti en nous laissant une construction non habitable.

Notre fille déprimait. Nous pensions que c'était en rapport avec le départ de son copain, mais pas que... Un matin, un huissier s'est présenté chez nous pour faire le bilan des biens qu'elle possédait. C'est là que nous avons appris qu'elle contractait des crédits pour la drogue, sa paie ne suffisait pas. Mais, elle n'avait fait aucun remboursement.

Louis était très en colère, les insultes pleuvaient, nous étions très mal.

Finalement, Louis a décidé de régler tous les crédits de notre fille et toutes nos économies se sont ainsi envolées.

Notre fille, qui n'allait toujours pas bien, se faisait harceler à son travail par son chef. Elle a décidé de changer de poste pour ne plus être en sa présence. Cet homme lui

proposait de la drogue qu'elle avait, par crainte, fini par accepter.

Elle déprimait de plus en plus.

J'ai passé beaucoup de temps auprès d'elle, pour l'aider à remonter la pente. Elle a fini par prendre la décision de se faire soigner en centre spécialisé, suivi d'un sevrage en psychiatrie.

Hélas, quelques mois après, elle a fait une rechute. Cela ne m'a vraiment pas surprise car l'équipe soignante m'avait informée d'une éventuelle rechute qui faisait partie de la phase de guérison.

Que dire des accidents de voiture qu'elle a eus soit par malchance, soit sous l'emprise de la drogue et de l'alcool (commencé avec un ancien copain).

C'était un combat quotidien. Tous les jours, je lui parlais, la mettais en garde contre les ravages de l'alcool, de sa dépendance aussi, cet ennemi qui la rend hystérique et vulgaire dans ses propos. Elle a finalement décidé de retourner au centre de soins pour un suivi avec une psychologue.

Pour Louis, Marie était une fille perdue, qui ne valait rien. Il n'y a eu aucune aide de sa part, sauf financière.

Notre couple n'a pas survécu à tous ces drames.

Pour ma part, je suis devenue insomniaque.

Je prie tous les jours pour que mes enfants aillent mieux. Peut-être mes prières seront-elles exaucées ?

Fort heureusement, j'ai des amies qui me sont très chères. Quatre confidentes et deux voisines. Elles m'ont beaucoup soutenue. Toujours à l'écoute et m'aidant moralement. Sans elles, ma vie aurait été terne et triste. Je les aime. Chacune m'a apporté du baume au cœur. Je n'oublie pas une merveilleuse amie, partie à cinquante ans d'un cancer.

Au cours de ma vie, j'ai rencontré des hommes. J'ai flirté avec l'un d'eux, sans jamais aller plus loin. Parfois, j'avais envie de me venger, de faire l'amour car je n'en pouvais plus d'être traitée de salope, d'être ce que je ne suis pas. Mais, il y avait toujours ce blocage et la peur des hommes.

Lorsque j'ai rencontré Attilio pour la première fois, il était debout près de son cheval. Magnifique grand brun aux yeux de velours. On discutait de temps en temps ensemble. Je voyais bien que je lui plaisais, mais, encore une fois, j'ai refusé tout contact.

Je lui ai parlé de ma fille, montré des photos d'elle et la lui ai finalement présentée. Ils sont sortis quelques temps ensemble avant que ma fille ne reparte pour un ex.

Sa vie aurait pu être différente. Elle a fait le mauvais choix, c'est le destin ! Mais, ne sommes-nous pas responsables de notre destin ?

Après le décès de maman, nous avons hérité d'une somme qui a contribué à financer les travaux de finition de l'extension. Nous avons eu recours à une entreprise pour y aménager un appartement pour notre fille et l'appartement jouxtant la maison serait destiné à notre fils.

Pour les travaux, c'est Manu, un entrepreneur qui a été choisi. Lorsqu'il s'est présenté à notre porte, je l'ai d'emblée trouvé sympathique et bel homme. Comme il venait régulièrement pour les travaux, nous avons sympathisé et, lorsque mon mari était dans le Sud, nous nous confions sur nos vies. Il avait une compagne, n'était pas marié et avait un petit garçon. Il n'était pas vraiment heureux en couple, mais chérissait son enfant.

Dans mon esprit germait une idée, celle de lui présenter ma fille. Mais cela ne s'est pas déroulé comme je le prévoyais !

Un matin, en m'expliquant le pourquoi d'une fenêtre bloquée, il s'est approché de moi et m'a serrée tendrement contre lui. J'étais bouleversée, au bord des larmes.

Pendant des années, j'ai exclu tout ce qui concernait la tendresse, le sexe, les hommes. Ce geste tendre a suffi pour tout remuer au fond de mon être.

Ceci se passait en 2013.

Les jours passaient et je supportais de plus en plus difficilement mon mari, sa vulgarité, ses critiques, son mauvais caractère. Bref, j'en avais plein le dos !

A une époque, il me disait souvent : « Si je savais que tu serais plus heureuse sans moi, je partirais ! ». Mais, il restait.

C'est donc moi qui ai pris une décision, celle de ne plus vivre avec lui. Nous nous sommes séparés au début de l'année 2014. J'avais soixante-sept ans et dépendais de lui financièrement.

Après de longues années de mariage, je faisais un constat sans appel : toutes ces années, une vie entière, qui se soldent par un échec. Toujours bienveillante, bonne ménagère, plutôt gentille, au service d'un mari possessif et d'une jalousie malade qui m'a rendu la vie impossible.

Je n'ai pas pu m'épanouir dans aucun domaine que ce soit. Alors il est grand temps pour moi aujourd'hui de claquer la porte et de commencer à profiter des années à venir si la santé me le permet. Je regrette de ne pas avoir réagi plus tôt, je me suis réveillée tard ! Le temps perdu ne se rattrape pas, mais l'espoir fait vivre.

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, peut-être vais-je trouver enfin le bonheur ? Et l'Amour ? J'ose l'espérer...

